

La sélection de Jean-Rémi Barland

"Mes fils", ces garçons chahutés par la vie, et leur mère partie trop tôt

Un décor triste à pleurer. Non à cause de la Lorraine en elle-même, terreau du récit, mais de la désindustrialisation et de la misère sociale qui gagnent du terrain. "Les mines de charbon sont mortes toutes seules", chantait à ce sujet Bruno Brel, le neveu du grand Jacques. Un décor qu'avait peint en lettres de larmes l'écrivain vosgien Nicolas Mathieu dans son roman "Leurs enfants après eux", qui lui valut le Goncourt 2018. Un décor qui sert d'ancrage au roman coup de poing de Laurent Petitmangin "Ce qu'il faut de nuit". Là encore, il est question d'enfants. De deux garçons. Les fils du narrateur qui, étranglé de douleur après le décès de son épouse emportée par un cancer, tente de les élever seul avec amour et dignité. Frédéric, l'aîné, surnommé Fus en rapport au mot allemand

désignant le foot, ce sport qui est la passion de sa vie, grandit apparemment paisiblement. Gillou, le second, vise des grandes études, et rêve de l'ENA en écoutant les mots encourageants de l'ami Jérémie, un des piliers de la section. Y parviendra-t-il ? C'est un des enjeux du roman. Le père, cheminot SNCF affilié au Parti Socialiste, l'espère de tous ses vœux. Mais un jour, il découvre que Fus porte un bandana arborant une croix celtique, en fait "un truc de fachos", comme il s'en indignent immédiatement. Le choc pour cet homme de gauche, humaniste bienveillant, qui, au second tour de la présidentielle, n'a voté ni pour Macron ni pour Marine Le Pen.

Commence alors un chemin de croix d'autant plus douloureux que Bernard, lui aussi de la section du PS, prévient le père que son fils aîné, sans doute vêtu d'un blouson "avec un grand Apache dans le dos", fri-cote avec les colleurs d'affiches du Front National. Une plongée dans la drogue et l'alcoolisme, et un procès. Nous

entrons alors dans le drame. Le fossé idéologique s'étant creusé entre le fils et le père, nous suivons les trois protagonistes sur fond de chansons de Jean Ferrat et de dignité ouvrière bafouée. De tristesse aussi.

Magnifique roman signé Laurent Petitmangin, "Ce qu'il faut de nuit" brille par la fulgurance d'un style pourtant minimaliste qui sonde les cœurs et les consciences. Tout sonne juste et vrai dans ce récit d'un désastre annoncé, où plane la figure de la "maman" des deux garçons, dont la disparition prématurée a sans aucun doute transformé leur construction mentale de la réalité. Faisant basculer au milieu du roman son récit dans une autre vérité intime, l'auteur s'abstient de juger, mais fait entendre des cris d'amour d'un père pour ses fils, d'un homme empreint de sens du pardon. L'épilogue, composé d'une lettre dont on vous laisse découvrir la teneur, secouera chacun. Pas de dialogues directs, mais seulement les propos des uns et des autres rapportés par la voix du père. Tout est vu à travers le regard d'un narrateur inquiet et soucieux des autres. Grand lecteur, Laurent Petitmangin signe un premier roman ample et terrible où l'on verra encore une fois après Jean Ferrat que "nul ne guérit de son enfance".



"Ce qu'il faut de nuit", de Laurent Petitmangin
Éditions La Manufacture des livres, 192 pages, 16,90 €.



Laurent Petitmangin. /PHOTO PASCAL ITO

Jean-Rémi BARLAND